

Platon (428-346 av. J.-C.)

La République

Issu de la noblesse athénienne, Platon fut le disciple de Socrate. Alors que ce dernier aboutissait à des apories, semble-t-il indépassables, dans ses dialogues, Platon poursuivit l'œuvre de son maître dans le sens d'une théorisation qui englobe l'épistémologie, la politique, la morale, l'esthétique. Platon, par l'ampleur de ses écrits, est sans doute le fondateur de la philosophie occidentale, même si des penseurs ont existé avant lui. On lui doit notamment la théorie très audacieuse des Formes (ou Idées) intelligibles comme ce qui rend raison du divers (et contradictoire) sensible. La science est alors dépassement des apparences, et appréhension non sensible du monde par la dialectique.

Thématiques de l'ouvrage

Thématique générale de l'ouvrage

Platon, à travers cet ouvrage complexe, pose une question simple : est-il préférable d'être juste plutôt qu'injuste ? Il est communément admis que la justice est un bien, et pourtant chacun cherche à s'y soustraire, en dissimulant au fisc, en ne respectant pas le code de la route... marquant ainsi que la justice apparaît plus comme un mal nécessaire que comme un véritable bien qu'il faudrait rechercher pour soi. À ce compte la justice n'est alors qu'une contrainte extérieure sur les individus, finalement de peu de valeur.

C'est ce qu'expriment les idées reçues par Céphale et Polémarque en prologue de l'ouvrage. Grâce à la fortune, l'on n'est pas tenté d'être malhonnête, et la justice consiste alors à dire la vérité et à payer ses dettes. Le juste et l'injuste tiennent à l'accomplissement de certaines actions que la richesse aide à effectuer. Le genre de personne que l'on est n'a pas d'importance. La morale est alors chose totalement extérieure, simple affaire de règles à suivre et de devoirs à accomplir. Ni Céphale ni Polémarque ne doutent en conséquence qu'ils sont des hommes justes ; la justice n'est pas quelque chose de difficile qui demande des efforts ; ils n'y pensent tout simplement pas. Si la justice est ainsi extérieure, il n'y a pas loin à penser à l'instar de Thrasymaque qu'être juste est stupide, alors qu'être injuste est payant pourvu qu'on ne se fasse pas prendre. Que peut-on répondre face à ces arguments de sens commun ?

L'enjeu de la République va être de montrer qu'il ne vaut pas la peine d'être injuste même si l'on peut commettre l'injustice à l'insu de tout le monde et en toute impunité.

Structure de l'ouvrage

Bien VI-VII	
Modèle État juste V	VIII Corruption de l'État
Tripartition de l'âme IV	IX Hiérarchie des types de vies
Modèle de culture II-III	X Culture existante

La République est construite en miroir jusqu'aux Livres VI et VII qui détaillent la conception du Bien platonicien à laquelle les gardiens doivent accéder moyennant une éducation adaptée. À la tripartition de l'âme correspond analogiquement une division de la cité en trois classes (producteurs, auxiliaires, gardiens). L'État juste est un État ordonné dans lequel les meilleurs éléments (les savants ou les philosophes), parce qu'ils sont éclairés, président à la destinée de l'ensemble. Toutefois, compte tenu du caractère corruptible des choses, l'État idéal, s'il est possible, dégènera sans doute en un cycle des constitutions dégradées, de l'oligarchie pour verser, dans le pire des cas, en tyrannie.

Détail de l'ouvrage

Problématique : l'anneau de Gygès

Si on est assuré de l'impunité, résisterait-on à la tentation de commettre une injustice ? En d'autres termes, est-on juste parce que la justice est bonne en soi ? Ou est-on juste, uniquement par peur de représailles ?

Glaucou reprend la thèse de Thrasimaque (thèse du sens commun) dans le Livre II : la plupart pensent que commettre des injustices (tirer la couverture à soi) est un bien, et que la subir est un mal. Mais subir l'injustice comporte plus de désagrément que le plaisir qu'on en retire à la commettre. En sorte que les hommes conviennent — pour éviter de subir l'injustice ou par incapacité à être injustes — de ne pas commettre d'injustices. Au terme de cet argument, il apparaît que ceux qui pratiquent la justice, le font de mauvais gré, par incapacité de la commettre. Si on leur donnait la possibilité de faire impunément, « nous pourrions prendre l'homme juste sur le fait, en train d'aller dans la même direction que l'homme injuste, poussé par son envie d'avoir plus que les autres. » Et que la justice n'est qu'une convention qui contrecarre notre naturel qui nous pousse vers l'injustice.

L'anneau de Gygès en constitue la plus parfaite illustration. Un pâtre découvre un anneau merveilleux capable de le rendre invisible. Grâce à cet anneau, il séduit l'épouse du roi, tue le roi, et s'empare de

son pouvoir. Cette expérience de pensée illustre parfaitement que si nous pouvions commettre les forfaits impunément (en étant invisibles aux yeux de la justice), nous inclinerions irrésistiblement vers l'injustice. Manière de dire que la justice n'est qu'une contrainte extérieure (la loi) aux individus, et nullement un vrai bien. «... personne n'est juste de son plein gré, mais par contrainte ». C'est du reste ce à quoi conduit le roman de H. G. Wells, *L'homme invisible* ou son adaptation au cinéma (*Hollow Man* de Paul Verhoeven) : le savant Griffin, ayant trouvé le moyen de se rendre invisible, sombre progressivement dans la folie, et finit par tuer. La justice n'est donc qu'une détermination accidentelle, conventionnelle, et l'injustice est en réalité le vrai bien :

... l'injustice possède une valeur indépendante de beaucoup supérieure en avantages à celle de la justice.

Bien avant *La République*, le sophiste Critias dans *Sisyphé* notait déjà que la visibilité des forfaits était une condition de la justice dans la Cité. La vie sociale exige des règles qui permettent à tous de vivre ensemble. Mais la loi ne peut surveiller chaque citoyen à chaque instant, et les malfaiteurs peuvent agir en cachette. Il faut donc trouver un moyen de faire obéir les individus même si le gardien de l'ordre n'est pas là. « Mais puisque par les lois ils étaient empêchés d'accomplir leurs forfaits, mais qu'ils les commettaient à l'abri de la nuit, alors je le crois, un homme à la pensée astucieuse et sage, inventa la crainte des Dieux pour les mortels, afin que les méchants ne cessent de craindre, d'avoir compte à rendre de ce qu'ils auraient fait, dit ou encore pensé. » (Critias) Pour l'omniscience divine (Dieu qui voit tout), l'homme est toujours nu : pas de cachette possible. Tant qu'il craint les Dieux, le méchant retient son méfait. En sorte que dans la période actuelle marquée par le recul des croyances (sécularisation), l'ordre social et la justice deviennent mal assurées, et les individus se sentent de plus en plus invisibles sans le regard de Dieu. Il faut donc substituer à l'omnipotence divine le savoir-faire technique qui déploie des caméras partout afin de maintenir la visibilité des forfaits qui tient l'injustice en lisière.

Dans ce contexte, la justice apparaît comme une valeur de second rang, qui ne vaut pas pour elle-même, mais uniquement par la contrainte qui est exercée sur les individus. Peut-on demeurer juste même si on dispose de l'anneau d'invisibilité ?

La justice dans la Cité et dans l'individu

Pour savoir si la justice est avantageuse pour l'individu, Platon va essayer de la définir en partant d'une analyse... de la Cité. En effet, nous dit-il, la justice est analogue dans l'individu et la Cité ; cette dernière étant plus grande, la justice y est plus visible. « C'est d'abord dans les cités que nous allons rechercher ce qu'elle est... »

Parties de l'âme	Classes de la Cité	Métal
Désir	Producteurs	Bronze
Ardeur	Auxiliaires	Argent
Raison	Gardiens	Or

C'est le besoin qui est à l'origine de la cité. « Il y a selon moi naissance de la société du fait chacun de nous, loin de se suffire à lui-même a au contraire besoin d'un grand nombre de gens. » L'homme souffre d'une pluralité de besoins (nourriture, logement, vêtements) au regard de la faiblesse des aptitudes individuelles¹. En sorte que les individus doivent s'assembler dans un ensemble, au sein duquel chacun se spécialise en fonction de ses aptitudes propres. La division sociale du travail qui en résulte distingue entre les producteurs (agriculteurs, artisans) et les guerriers. Ceux-ci sont nécessaires pour défendre la cité.

Ces gardiens recevront une éducation particulière, laquelle ne sera pas acquisition d'informations (sur un mode scolaire comme on le conçoit habituellement), mais formation du caractère. Platon propose de développer l'attraction pour ce qu'ils verront plus tard de moralement bon et la répugnance pour ce qu'ils considéreront plus tard en connaissance de cause moralement mauvais. Ils doivent par exemple bannir toute pratique d'imitation, au profit d'une seule : la liberté. Il ne s'agit pas de bannir tous les arts, mais seulement les arts médiocres qui se bornent à copier l'apparence des choses² ; en revanche, la bonne poésie et l'art de qualité donnent une représentation perceptible des idéaux et des concepts (bonne imitation) sous une forme susceptible d'être appréciée par ceux qui ne seraient pas capables d'une compréhension

1. Le dénuement et la faiblesse caractérisent l'homme au regard des animaux. La cité est une réponse à ces manques.
2. Pourrait-on fonder l'éducation sur l'imitation des héros dans les séries télévisées ou dans les romans de science-fiction ?

purement théorique. Dans le même ordre d'idée, la gymnastique doit développer les qualités morales plutôt que physiques, c'est-à-dire la virilité, tandis que l'éducation artistique doit développer la douceur qui est sens de l'ordre.

Les meilleurs des gardiens seront gouvernants³ et recevront une éducation supplémentaire. Le choix se fera parmi les plus dévoués au service de la cité grâce à des épreuves qui mêleront souffrances, dangers et plaisirs. Les gardiens qui ne changent pas d'opinion sous l'effet de la souffrance, de la peur, ou du plaisir seront de bons gouvernants. Les gardiens vivront dans le dépouillement car ils n'auront aucune propriété privée. Ils seront heureux en s'identifiant au bonheur de la cité. Leur rôle sera de préserver la cité de l'enrichissement ou de l'appauvrissement excessifs, de maintenir le principe de la division du travail, et de mettre en œuvre un système stable d'éducation qui garantit un État bien ordonné.

Les gouvernants feront croire au reste des citoyens ce que Platon appelle un « noble mensonge » :

Mais le dieu, en modelant ceux d'entre vous qui sont aptes à diriger, a mêlé à eux de l'or en les faisant naître, c'est pourquoi, ils ont le plus de valeur ; en ceux qui sont auxiliaires de l'argent ; et du fer et du bronze pour les cultivateurs et les autres artisans.

Bien que tous les citoyens soient frères et soient nés de la même mère, la terre, ils appartiennent à des genres différents ; il est de la plus haute importance que les classes ne soient ni mélangées ni confondues. Ce mythe sert donc à légitimer les classes en fournissant à la croyance un récit⁴ émotionnellement satisfaisant. L'unité est ce qui doit définir la cité : une cité est un groupe où règne une unité d'intérêts ; les citoyens sont unis comme un seul homme articulant intérêts propres et intérêts de la cité comme un tout⁵.

L'État ainsi fondé est sage par sa tête — les gouvernants font preuve de prudence dans leur fonction délibérative ; courageux par ses guerriers, les auxiliaires ; modéré *i.e.* maître de soi par l'accord qui règne entre les

3. Ce seront véritablement les gardiens alors que ceux qui n'iront pas plus loin et occuperont des fonctions guerrières seront des auxiliaires.
4. Toute société de castes doit trouver des récits qui légitiment de droit les inégalités de fait.
5. Des cités dotées de factions qui se conçoivent comme dotées d'intérêts opposés (ex. riches et pauvres) ne sont pas alors de véritables cités.

classes. La partie la meilleure (gardiens) commande à la pire (producteurs) ; la cité est maîtresse d'elle-même. « La modération s'étend à travers la cité tout entière, faisant chanter la même chose au diapason. » L'État est donc juste. Chacun y accomplit sa fonction propre. « Chacun en elle s'occupe de ses propres affaires... »

Il en est de manière analogue pour la justice dans l'individu. Les parties de l'âme peuvent entrer en conflit mais être aussi en harmonie : lorsque chaque partie fait seulement sa propre tâche sans déborder sur celle des autres ; lorsque la raison commande l'âme entière. L'ardeur la seconde dans cette tâche et les désirs obéissent. L'injustice n'est pas un comportement à l'égard des autres, mais un désordre (désaccord) intérieur à l'âme. L'injustice est une maladie de l'âme, nuisible pour celui qui en est atteint. Elle résulte d'une dissension entre les trois parties de l'âme : chacune d'elles s'occupe de toutes choses pour ce qui est des autres ; insurrection d'une partie contre le tout de l'âme, en cherchant à diriger alors que ce n'est pas ce qui convient. «... l'excellence, apparemment, serait une sorte de santé, de beauté, et de bon éclat de l'âme, et le vice serait maladie, laideur, et manque de force. » En d'autres termes, la raison doit réguler le déploiement anarchique et contradictoire des désirs¹, au même titre que le bellicisme de l'ardeur.

Traditionnellement, les théories éthiques sont centrées sur l'acte plutôt que sur l'agent. L'homme bon est celui qui accomplit des actes bons. Platon se pose la question « Quel genre d'homme devrais-je être ? » La justice n'est pas dans les conditions extérieures, mais dans le souci intérieur de la personne. L'homme juste est une personne bien intégrée et moralement saine. Il sera impossible de dire à l'avance quels seront les actes justes ; c'est l'homme bon qui sera la norme de l'action juste. Il pourra dire ce qu'il est juste de faire parce qu'il est juste. Cette théorie fournit une réponse définitive à Glaucon. Il n'est pas préférable de paraître juste car l'injustice est analogue à la maladie. Il n'est pas préférable de paraître en bonne santé et de rechercher la maladie. Il est préférable d'être juste, c'est-à-dire d'être en harmonie avec nous-même, chaque partie de l'âme accomplissant sa fonction propre en vue du tout. La justice est alors l'accomplissement de notre nature humaine.

1. Qu'en est-il d'une société qui privilégie l'accroissement indéfini du désir grâce à la publicité ?

Les conditions de la justice dans la cité

Quelles sont les conditions pour réaliser la justice ainsi définie dans la cité ? La première d'entre elle est l'égalité des hommes et des femmes. En effet, la différence sexuelle n'entraîne aucune différence d'aptitude ; les femmes pourront être gardiennes, guerrières, philosophes. En second lieu, il faut instaurer une communauté des femmes et des enfants chez les gardiens. Cela permet un contrôle du nombre des unions et la sélection des meilleurs accouplements par l'État, avec des tirages au sort éventuellement falsifiés (eugénisme). L'éducation des enfants est retirée aux parents pour être confiée à l'État. Enfin, troisième condition : le philosophe est le plus apte à gouverner de droit, car les autres sont comme des aveugles ; lui seul voit². Il aime la réalité, c'est-à-dire l'essence des choses qui se dissimule derrière l'apparence. De cette essence (aimer la réalité) se déduisent toutes ses autres vertus : sincérité, modération, grandeur d'âme, courage, justice, douceur, facilité à apprendre, mémoire, mesure.

Aucune intelligence, si grande soit-elle, ne saisira les Formes (l'essence des choses) si elle est dirigée par l'intérêt personnel et des fins mesquines. Les gens ne saisissent pas les véritables valeurs, car ils sont centrés sur leur intérêt ; leur expérience réduit leur champ de vision. La plupart des gens sont aveugles aux choses qui comptent réellement ; la plupart sont endormis et rêvent. Même s'ils ont la capacité intellectuelle, il ne leur viendrait pas à l'idée de songer à quoi que ce soit qui dépasse leur carrière, leur famille, ou leurs problèmes affectifs personnels. Ils sont trop englués dans leurs préoccupations pour faire cet effort. L'homme juste s'élève au-dessus de son point de vue partiel, pour apprécier des vérités qui sont indépendantes de perspectives particulières. Il faut une conversion du cœur plutôt qu'un simple accroissement de l'acuité intellectuelle pour prendre conscience des Formes. Le philosophe est cet homme juste ; la saisie des Formes exige une compréhension morale du monde.

Un tel gouvernement des philosophes est-il possible alors qu'ils paraissent incapables de gouverner ? S'ils ont mauvaise réputation, c'est que la plupart des naturels-philosophes sont pervertis par leur milieu, et leur éducation, par l'opinion de la foule trompée par les sophistes qui usurpent le nom de philosophes. Aucun

2. Voir ci-dessous, « L'allégorie de la caverne ».

État n'est adapté à la philosophie, et réciproquement aucune philosophie n'est adaptée à la vie politique. Le peuple, par définition ne peut être philosophe ; il est nécessaire qu'il critique les natures philosophiques jusqu'à les pervertir. Le gouvernement des philosophes n'est pas impossible, même s'il apparaît exceptionnel. La foule peut être réconciliée avec le gouvernement des philosophes si l'on peut lui faire voir ce que l'amour de la sagesse signifie et qu'il est seul capable de rendre un État heureux. « *Un seul homme suffit, s'il se présente et qu'il y ait une cité qu'il sache convaincre, pour accomplir tout ce qui à présent suscite le doute.* » L'État juste ne peut être amené à l'existence que par des hommes justes, mais ils ne peuvent qu'être les produits d'un État juste, tel qu'il n'en existe nulle part. Dans une société mauvaise, tout ce que peut faire l'homme juste, c'est de sauver sa propre âme. L'homme vraiment juste et intelligent est celui qui sera le plus probablement corrompu par la société. Il est en principe possible, quoique peu probable dans la pratique de rompre le cercle.

Quelle éducation donner aux gardiens afin que leur nature-philosophe ne soit pas pervertie ? Il faut par-dessus tout les amener à connaître le Bien, en rejetant la conception populaire selon laquelle le bien équivaut au plaisir. Comme il est difficile à le définir conceptuellement, il faut procéder par images :

- ✕ Première image : le Bien est dans le monde intelligible ce qu'est le Soleil dans le monde visible. Il fait croître toute chose, et les rend visibles.
- ✕ Seconde image : la section de la ligne brisée avec la description des quatre objets et modes de connaissance (voir ci-après).
- ✕ Troisième image : l'allégorie de la caverne (voir ci-après).

Au-delà de la gymnastique et de la culture artistique, les gardiens devront être formés aux sciences : arithmétique, géométrie plane, stéréométrie, astronomie, harmonie. Toutes ces sciences doivent être étudiées à un point de vue mathématique afin de décourager l'empirisme et de former des personnes à raisonner *a priori* sur les sujets. Le but final est d'aboutir à la dialectique, qui a pour objet la connaissance de l'essence de chaque être, et pour terme la connaissance du Bien : «... la dialectique est placée en haut, comme au faite de nos enseignements... » La dialectique produirait une intuition intellectuelle qui garantirait infailliblement la vérité de ce qui

est intuitionné. Les mathématiques comportent encore des défauts au regard de la dialectique : elles s'appuient sur des figures visibles ; elles ne remettent pas en cause leurs suppositions.

... la géométrie avec les disciplines qui en sont les suites, nous voyons quelle image de rêve ils se font du réel, et qu'il leur est impossible d'en avoir une vision de veille, aussi longtemps que les hypothèses dont ils se servent, ils les laisseront sans y toucher, faute d'être capables de les justifier...

Détail : l'allégorie de la caverne

Selon le récit de Platon, des hommes vivent dans une caverne souterraine, enchaînés par les jambes et par le cou. Ils ne peuvent regarder que les ombres projetées par la lumière d'un feu derrière à partir d'agissements derrière un petit muret. Ces hommes ne voient que les ombres mais ils pensent que ces ombres sont la réalité même y compris la façon dont eux sont ! Quand on aura délivré et forcé l'un à se lever, il souffrira. S'il regarde en direction du feu il sera ébloui ; il ne pourra pas regarder les objets. Il estimera toujours que les choses auparavant étaient plus réelles qu'à présent. Si on le tirait hors de la caverne au soleil. Il s'irriterait d'être tiré ainsi. Il aura besoin d'accoutumance pour voir les choses d'en haut. Il regardera d'abord les ombres, puis les images réfléchies, puis les objets eux-mêmes, enfin le soleil. Si un tel homme redescend dans la caverne : habitué à la lumière il ne verrait plus rien ; il ne reconnaîtrait plus les ombres ; et on se moquerait alors de lui : «... il arrive la vue ruinée, et que cela ne vaut pas la peine, de seulement tenter d'aller vers les hauteurs... », 517a. S'il entreprenait de les libérer, les prisonniers essaieraient de le mettre à mort.

Quel est le statut de la caverne ? Il s'agit d'une allégorie plutôt qu'un mythe. Ce dernier est un récit fabuleux d'origine populaire, dans lequel des agents impersonnels, le plus souvent des forces de la nature, sont représentés sous la forme d'êtres personnels, dont les actions ont un sens symbolique. À l'inverse, une allégorie est un système symbolique dans lequel une signification abstraite est représentée par un élément concret. Dans l'allégorie, le sens qui se découvre fait disparaître l'histoire, tandis que le récit demeure en dépit de l'interprétation dans un

mythe. Le mythe ne se laisse pas enfermer dans un sens, comme l'allégorie ; il déborde au contraire toute interprétation. Le mythe n'est pas simplement un prétexte à l'énonciation d'une thèse.

L'allégorie de la caverne nous engage dans une contradiction. Le récit nous incite à sortir du sensible / visible qui est comme une prison pour nous, pour accéder à l'intelligible, qui est par essence sans image. Et ce, par le moyen d'une histoire précisément... imagée. Platon use d'une image (sensible) pour qu'on ne se laisse pas prendre au piège des images ! C'est que l'image est double. Elle est pédagogique, car elle rend sensible des choses complexes ; d'où le recours incessant aux histoires imagées par Platon. Mais l'image présente deux inconvénients : elle n'est jamais tout à fait adéquate à ce dont elle est image ; elle en dégrade, amoindrit toujours la signification¹ (voir plus bas « La ligne brisée »). De plus, la pensée authentique ou conceptuelle est sans image. En d'autres termes, l'image (c'est-à-dire s'en tenir au sensible) nous éloigne de la pensée. L'image, et c'est là son ambiguïté, peut être le point de départ de la réflexion (stimuli sensibles), mais s'en tenir au sensible nous condamne à peu penser. Le mathématicien s'appuie sur des figures, mais pour les dépasser vers des théorèmes universels abstraits. L'exercice dialectique ou discursif doit succéder au récit.

Que nous dit Platon ? Que la vie de tous les jours est ignorance. Comme les prisonniers, nous ne voyons que des ombres de la réalité. On ne retient que les structures schématiques, et simplifiées du réel car nous sommes ignorants de ce que sont les choses mêmes. Le savoir quotidien est conjectural et guidé simplement par l'utile. Leibniz dira plus tard que les hommes sont empiriques dans les trois-quarts de leurs actions. De plus, les passions colorent toutes nos pensées. Les choses ne sont perçues qu'à travers leurs effets sur nous : elles sont désirables, utiles, nuisibles, effrayantes, etc. Les opinions sont imprégnées de désirs, de besoins et des craintes. On ne connaît et on n'évalue qu'à travers ses besoins et ses craintes. L'ignorance se transforme donc en prison dans laquelle

les hommes sont pris au piège des apparences, ou des opinions contradictoires. Dans laquelle, ils sont pris au piège de leurs passions et surtout de leur peur. Et il est très difficile de s'en échapper, car l'ignorance produit une inversion des valeurs. Puisque les apparences « semblent » vraies, il est inutile de chercher autre chose qu'elles. On ne juge réel que ce que l'on peut percevoir ; tout ce qui touche à la pensée (à la science) apparaît totalement irréel ou contestable.

Si les hommes se laissent prendre au piège des apparences, ils sont de ce fait manipulés par les montreurs de marionnettes, ce qui redouble l'illusion. Platon veut désigner tous ceux qui par le moyen de la parole sont capables de persuader le plus grand nombre, et de lui transmettre des valeurs, des manières d'être, de sentir, des modèles de comportement. Ce sont en fait les leaders d'opinion et les dirigeants au sens large : hommes politiques, artistes, savants, journalistes, « stars », etc. Ils concourent à produire une interprétation de la réalité qui sera adoptée par la plupart des membres du corps social comme étant la réalité. Toute réalité est constituée de conventions, de normes sociales : accord sur le bonheur, la justice, l'amour, la beauté, la république, etc. De telles conventions sont modelées par les personnes les plus influentes. Au temps de Platon, il s'agissait des sophistes, ces intellectuels qui dispensaient leur enseignement au jeunes gens riches de la Grèce. La position sociale de ces hommes éminents leur donne accès à plus d'information que le peuple ; ils font donc la différence entre les pures apparences (rumeurs par exemple) et la réalité. Mais ils profitent de ce savoir supplémentaire pour diffuser à leur tour de nouvelles apparences afin de se maintenir au pouvoir. Notre ignorance nous livre à toutes sortes de manipulation, guidées ou alimentées par la peur.

Seule l'éducation peut nous sortir de cette ignorance, mais elle présente un risque. Pour éduquer il faut faire violence. Il faut que quelqu'un intervienne et contraigne à sortir de l'état initial d'ignorance. On n'en sort pas tout seul. L'éducation commence par une rencontre avec quelqu'un dont le discours arrache celui qui l'écoute à ses croyances antérieures. Cela peut prendre la forme d'un choc, d'une révélation, d'un éblouissement. Il y a soudaineté du passage, choc, conversion, *i.e.* conversion du regard. Pourquoi y a-t-il choc ? Par la rencontre avec un discours déroutant, car différent, incompréhensible au premier abord et qui risque de le rester si on ne va pas plus loin.

1. Si on est dans une société de l'image, alors on est, aux termes de Platon, dans une société des ombres, qui ne diffuse que des représentations très schématiques de la réalité. On perd les multiples dimensions de l'événement au profit des choix opérés par les chaînes de télévision par exemple selon des critères d'audience, de spectaculaire, de sentiment.

Le processus de connaître est difficile ; chaque étape est un arrachement à une condition initiale où l'on a conquis une sécurité relative¹. Il existe une phase de transition (très délicate) où l'on est sorti de sa situation initiale, et où l'on ne comprend pas encore. Il y a risque de rechute, soit risque de rechute dans ses anciennes croyances, soit risque de scepticisme : je ne crois plus aux anciennes valeurs, je ne suis pas encore en mesure d'apprécier les nouvelles. Je ne crois alors plus en rien. D'où la tentation de la misologie, ou haine de la raison. S'il franchit l'étape sceptique, et s'il parvient à regarder les originaux, l'individu saisi du même coup la différence qu'il y a entre originaux et copie. Il voit que les ombres sont des objets fabriqués : les valeurs (ex. justice, droits de l'homme, etc.) ne sont pas des faits allant de soi, dont l'origine serait naturelle ou divine, mais ce sont des conventions humaines variant selon les sociétés et les époques. Il remonte la chaîne des causes, et dépasse la polyphonie des opinions contradictoires vers des essences univoques et non sensibles. Celui qui est arrivé à voir le soleil (cause des intelligibles) verra les intelligibles purs, et n'aura plus besoin d'images. Après les difficultés, la connaissance rend enfin heureux. On prend conscience que les gens sont attachés à des biens matériels dont on voit qu'ils ne sont que des ombres qui n'ont aucune valeur face à la réalité qui est connaissance. La peur et l'insécurité liés à l'incompréhensible, laissent la place à la raison et la sérénité, ce qui permet de « voir les choses d'un esprit que rien ne trouble » (Lucrece, *De rerum natura*).

Seul le savant ainsi formé (ou philosophe) est en mesure de prendre la direction de la cité. Ses décisions seront toujours sages, car il ne se laissera pas prendre au piège des apparences, et son esprit est orienté vers la vérité des situations et des choses. L'authentique homme politique est le philosophe. Non pas le montreur de marionnettes qui manie l'illusion, pour se maintenir au pouvoir, mais le savant éclairé qui agira pour le bien de la cité. Toutefois, devenu philosophe, il ne se reconnaît plus dans les valeurs et les ambitions de ses concitoyens ; il s'avère de plus incapable de s'occuper des affaires communes car l'intelligence des choses rend gauche et maladroit. Il ne voudra pas enfin redescendre (vivre de la même manière que ses concitoyens)

1. C'est pourquoi l'ignorant a souvent des certitudes ; il sait rarement qu'il ne sait pas. Par opposition, la pensée ou le souci du vrai exige le courage d'affronter l'inconnu.

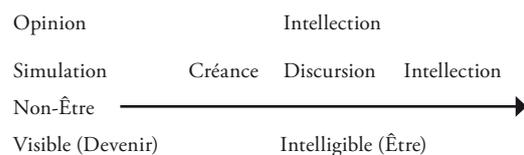
« persuadés que vivant encore, ils ont déjà transporté leur résidence dans les Iles des Bienheureux. » C'est pourquoi, il faut les forcer à redescendre dans la caverne. Il ne faut pas concéder le droit « de demeurer à cette place, de se refuser à redescendre auprès des prisonniers qui sont là-bas et à prendre leur part des labeurs et des distinctions en crédit chez ces gens-là. »

Si le philosophe est plus apte à gouverner que l'ignorant, il est aussi le moins disposé à le faire. Manière de dire que ceux qui recherchent le pouvoir sont plutôt du côté des montreurs de marionnettes que des savants désintéressés. Manière de concéder également que le bon gouvernement des hommes aboutit à une aporie, et se révèle peut-être impossible. Le naturel-philosophe est gâté par la société des hommes ; si par extraordinaire, un philosophe se lève, il fuira la conduite de la cité. Celle-ci reviendra donc immanquablement à des médiocres gouvernants.

Platon défend comme système politique l'aristocratie ou gouvernement de ceux qui excellent (*arété* signifie vertu ou excellence) contre la démocratie, ou gouvernement du peuple. La démocratie est à ses yeux, impossible, car elle revient à donner le pouvoir à des ignorants, jouets des apparences et des passions. La somme des voix d'ignorants n'aboutit pas à des décisions intelligentes.

Détail : la ligne brisée

Pour Platon, si nous sommes le plus souvent le jouet des apparences, il ne fait pas non plus de doute que nous pouvons atteindre la réalité derrière l'apparence. Mais pour cela, il faut se détourner du visible (trompeur), pour se tourner vers ce qui en rend raison, c'est-à-dire l'intelligible. Il distingue dans l'image de la ligne brisée plusieurs degrés de connaissance. Elle intervient avant l'allégorie de la caverne ; elle en fournit cependant un utile approfondissement épistémologique.



Platon distingue en *République*, VI, quatre genres de connaissance qui vont du non-être à l'être, du visible vers l'intelligible. Chaque degré supérieur est la raison de l'inférieur, comme l'original est la raison de la copie. Il y a en tout quatre modalités de connaissance correspondant aux différents degrés de réalité.

Le plus bas degré de réalité correspond à l'image et à la représentation du visible. Comme tout reflet, celle-ci ne fournit souvent qu'une image amoindrie, unidimensionnelle de ce qu'elle représente. De ce point de vue, toute connaissance indirecte, par le récit ou la représentation est toujours moins riche et nuancée que l'expérience directe. C'est le règne des conjectures et illusions. À ce compte, une appréhension du monde par la télévision correspond pour Platon au degré zéro de la connaissance, en véhiculant des schèmes tellement grossiers de la réalité qu'ils participent presque de la fiction.

Un peu plus haut, nous avons le visible qui n'est pas dégradé en image ou en illusion : c'est le monde de tous les jours, et qui fait l'objet de notre part d'une croyance indéfectible en sa réalité. Comme dans l'allégorie de la caverne, nous croyons que ce que nous voyons est vrai. Or s'il existe (il est tangible), il n'est pas, au sens où il n'a pas la stabilité d'un être immuable, car il est tissé de contradictions dont nos opinions sont le reflet.

Au même titre que l'objet visible et tangible est la raison de son reflet dans l'eau (ou de son image), les objets scientifiques sont la raison des objets visibles et tangibles. La loi de la chute des corps est la raison de la chute de tous les corps, aussi divers soient-ils. Ainsi trouve-t-on une essence stable derrière le caractère fluide, mouvant, et contradictoire du visible. De manière analogique, les objets visibles ne sont qu'une image dégradée dont l'original est l'essence intellectuelle (ils en sont l'image) ; la copie n'en garde jamais la pureté ; et ceci peut expliquer l'écart entre ce qui s'observe dans la nature (la physique) et la relation mathématique¹ qui en rend raison. « *Ce que l'opérable est au connaissable, la chose faite en ressemblance, le serait à ce dont elle a ressemblance.* »

1. Platon montre par ailleurs dans le *Timée*, que bien que le démiurge ait eu en vue les essences, le monde a résisté au modelage par la forme, comme la veine du marbre peut contrarier le dessein du sculpteur. À côté de la finalité, a subsisté la nécessité, rencontre mécanique liée à la matière. L'idée ne s'est pas parfaitement incarnée.

Toutefois la connaissance rationnelle n'est pas le dernier rang de l'intelligible : dans la connaissance rationnelle « l'âme est contrainte de recourir aux hypothèses, de ne point aller vers le principe, en tant qu'elle est impuissante à dépasser le niveau des hypothèses... ». Toute science repose sur des postulats reçus comme évidents. Aucune science n'est intégralement fondée, puisqu'elle part de principes qu'elle ne questionne pas (sous peine d'être incapable de découvrir quoi que ce soit). Ex. le géomètre s'attache à découvrir les propriétés du carré, mais ne met pas en question la possibilité d'une figure carrée, ou son existence ; il admet que la droite est le plus court chemin entre deux points, etc. Qui plus est, la connaissance rationnelle n'est pas totalement intellectuelle puisqu'elle a encore recours dans son raisonnement à des images sensibles (cf. figures en géométrie) : la pensée qui raisonne ne peut se passer du sensible. Les objets de la raison sont donc toujours pensés en relation avec leur image sensible (dont ils rendent raison) mais à laquelle ils demeurent adossés.

Au-dessus de la connaissance rationnelle, l'intelligence ou connaissance des Formes.

... celle qu'atteint le raisonnement tout seul par la vertu du dialogue [dialectique], sans employer les hypothèses comme si elles étaient des principes, mais comme ce qu'elles sont en effet, savoir des points d'appui pour s'élanter en avant, afin que, allant en direction du principe universel jusqu'à ce qui est anhypothétique, le raisonnement une fois ce principe atteint descende ainsi inversement vers une terminaison, sans recourir à rien absolument qui soit sensible, mais aux natures essentielles toutes seules...

511bc.

Cette connaissance offre deux caractères : elle se veut purement intellectuelle sans recours à rien de sensible. Pour risquer une analogie, on pourrait dire que la Forme ou essence est à la chose ce que la fonction mathématique est à la courbe². Elle se veut ensuite intégralement fondée en refusant des propositions non démontrées. Cette connaissance supérieure est problématique. Si l'on sait que ce passage de l'hypothétique à l'anhypothétique relève d'un art

2. Notons que le modèle épistémologique est sans doute celui des mathématiques, qui substitue à des figures de pures relations intellectuelles et du calcul symbolique.